

Olivier Flourney

L'image-écran

Paru dans la Nouvelle revue de psychanalyse. Numéro 15, 1977.

Pour citer ce document :

Flourney, O. L'image écran. In: *Nouvelle revue de psychanalyse*. N° 15, 1977. 177-184.

http://www.flourney.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1977b.pdf

L'image-écran

Olivier Flournoy

Les souvenirs d'enfance tels qu'ils sont évoqués dans les associations de l'analysé au cours de l'expérience analytique sont habituellement, du fait de leurs délimitations relativement précises, faciles à distinguer d'un discours concernant l'enfance. Même s'ils ne sont parfois ni datables ni localisables, ils se détachent du reste du discours au même titre que d'autres formations psychiques – les rêves, les projets, diverses fantaisies concernant l'analyste, etc., en ceci qu'ils font montre d'une certaine élaboration psychique.

Si, d'une manière générale, l'analyste ne peut envisager l'ensemble des productions de l'analysé que comme se référant au passé, et s'il se préoccupe de distinguer et de découvrir les relations entre un passé récent et un passé ancien, le souvenir structuré, isolé, se réfère, lui, plus volontiers au passé ancien. Il apparaît comme un jalon ou un vestige significatif des événements de la vie infantile, même s'il en est l'expression déformée et trompeuse. L'analyste y voit un souvenir-écran, depuis que Freud en 1899 l'a nommé ainsi.

Écran de quoi ou masquant quoi? Écran d'autres souvenirs oubliés qui peuvent lui être antérieurs ou ultérieurs. C'est peut-être là une des hypothèses freudiennes les plus audacieuses de l'époque, à savoir qu'un souvenir qui aurait toutes les apparences de la précision spatio-temporelle, qui offrirait une possibilité de datation rigoureuse, puisse avoir été formé dans l'intention de masquer un souvenir bien plus tardif; il aurait acquis sa forme définitive après coup, et le sujet n'en aurait pas eu la moindre idée.

Si le souvenir-écran a été bien intégré comme concept, sa place dans la théorie psychanalytique ne va pourtant pas sans difficulté : il fait partie du moi conscient, il fait corps avec le sujet, mais en même temps il est le produit du principe de plaisir, il appartient à l'inconscient dans son fonctionnement destiné à préserver une satisfaction hallucinatoire de désir, d'un désir en rapport avec la sexualité infantile, le complexe d'Œdipe et la menace de castration. Ainsi, comme le veut le complexe d'Œdipe, le souvenir-écran est un compromis, il masque tout en montrant, il déforme et condense, il est satisfaction innocente rendant la menace superflue, il berne l'histoire et devrait berner l'histoire analytique. Mais, comme tout compromis symptomatique œdipien, il intrigue et stimule, il est provocant pour l'analyste, il exige des éclaircissements et, à l'instar de l'énigme du Sphinx, il demande une réponse.

Introduit dans la situation d'intersubjectivité par le discours de l'analysé, le souvenir-écran, qui devrait jouer son rôle de satisfaction hallucinatoire de désir, vient au contraire défier l'analyste. L'analyste devrait ne pas le comprendre pour qu'il garde toute sa valeur, il devrait être victime de la supercherie, ou, s'il ne se laisse pas prendre au jeu, s'il se tient à son rôle, c'est alors la satisfaction hallucinatoire du désir qui sera démasquée et sa persistance mise en cause. Œdipe n'est pas seul au monde. Si Laïos ou Jocaste avaient bien voulu flairer le piège et reconnaître leur fils, il n'y aurait pas eu d'Œdipe.

L'on voit justement Freud refuser de jouer le jeu, flairer le piège, et démonter pièce par pièce les rouages du souvenir-écran de son interlocuteur dans l'article de 1899. Ainsi en est-il par exemple du champ de pissenlits dont la belle couleur jaune fascine l'auteur du souvenir-écran ; ils sont trop jaunes – pense Freud – et ses questions mènent rapidement son interlocuteur à se rappeler de la couleur jaune de la robe d'une jeune femme désirable. Ainsi en est-il du petit garçon qui arrache son bouquet à la fillette, puis s'en trouve récompensé par un bon morceau de pain croustillant au lieu d'être grondé. Conséquences peu ordinaires qui cachent autre chose, ce que le sujet va découvrir en faisant soudain une association entre « arracher un bouquet de fleurs » et « déflorer ». Ainsi en est-il enfin de tout le souvenir, innocent, clair, limpide, contrastant dans sa banalité et son manque de pertinence, avec les événements qu'un enfant de cet âge vit inévitablement.

Le fait que le souvenir-écran analysé par Freud serait un souvenir de Freud lui-même n'enlève, à mon avis, rien à la démonstration. Certainement, pour qui lui cherche procès, il sera facile d'y voir un montage artistique, romanesque et fantaisiste ; pourtant, pour l'analyste, il acquerra sa valeur scientifique par son indéniable aspect de déjà vu, ou de déjà vécu, au travers de l'expérience d'analyste, et aussi par la répétition du processus analytique et de l'échange interprétatif menant régulièrement à la même explication, celle du souvenir-écran qui masque pour mieux conserver quelque plaisir, à la fois précieux et interdit, datant de la

sexualité infantile. Quant au fait que le souvenir-écran puisse dissimuler aussi un événement qui lui est ultérieur, et par conséquent qu'il faille admettre qu'il a été remanié, voire construit bien après la date qu'il indique comme évidente, c'est là sans doute un des illogismes les plus intrigants de la mémoire.

* * *

À l'époque où Freud a donné son statut au souvenir-écran, la théorie analytique s'intéressait avant tout à sa grande découverte, celle de la sexualité infantile. Pulsions sexuelles contrastant avec les instincts de conservation, amour s'opposant à la faim, mais pulsions sexuelles qui chez l'enfant ne sont repérables qu'au travers de manifestations étayées par les besoins vitaux, par les instincts de conservation.

Après une approche unificatrice éphémère de la théorie analytique des pulsions, à l'époque de l'introduction du narcissisme vers 1915 – les instincts de conservation considérés comme pulsions du moi pouvant être englobés dans une synthèse pulsionnelle à un stade dit narcissique –, la théorie est devenue à nouveau dualiste : les pulsions sexuelles se sont opposées depuis lors aux pulsions de mort, ou plutôt – j'introduis ici mon optique personnelle – aux pulsions de contre-agression. Parler de pulsions de contre-agression permet entre autres de conserver à tout un aspect de l'agressivité son caractère sexuel, sans quoi la pulsion sexuelle n'arriverait jamais à ses fins. Nous avons désormais affaire à deux groupes pulsionnels, tous deux à la recherche du plaisir, tous deux désirants : désir que le plaisir soit, désir que l'agression cesse.

Le plaisir et le déplaisir sont du côté du complexe d'Œdipe. Comment obtenir le plaisir si ce n'est en employant toutes sortes de procédés bien connus des analystes, y compris l'agressivité, pour déjouer menaces et obstacles ; comment persévérer lorsqu'on finit par comprendre, ou par croire qu'on a compris, que l'objet du désir, que l'objet qui détient la clef du plaisir, ne peut plus être le père ou la mère ?

L'agression est du côté de Narcisse. C'est la blessure narcissique imposée à Narcisse qui n'en a que faire. Blessure dont la douleur réside dans l'impossibilité pour Narcisse de récupérer son image, son reflet, récupération qui permettrait à son fonctionnement mental, fasciné par lui-même, d'enfin cesser de fonctionner. Agression sans agresseur, attribuée aux dieux, ou à l'extérieur qui a fait de Narcisse un être doté d'un fonctionnement psychique et doué de mémoire. Agression que tout narcissisme imputera à ses parents qui seront taxés d'agresseurs, à la mère surtout qui ne peut que répondre en écho à sa douleur, et qui ne peut pas remplacer l'image de son fils. S'absenter, pour une mère, est vital, et pourtant c'est cette absence qui muera l'agression en agressivité maternelle bien malgré elle. Agression attribuée enfin à soi-même, auto-agression, puisque c'est le propre

fonctionnement psychique du sujet qui n'est capable de lui donner qu'une image déformée de lui-même, réfléchi et réfracté, à l'endroit et à l'envers.

Ce désir que l'agression cesse, ou que la contre-agression du sujet pensant contre l'agression du sujet pensé puisse se muer en plaisir de non-fonctionnement, en repos, pourquoi n'aurait-il pas laissé sa marque dans les souvenirs ? C'est là que je pense avoir pu distinguer, au travers de mon travail analytique, des souvenirs dont l'aspect de restauration narcissique m'a paru l'emporter nettement sur celui de satisfaction œdipienne. Souvenirs que j'ai classés sous la nomenclature d'images-écrans. Images qui cachent le fonctionnement mental contre-agressif, ou images présentant le bonheur de complétude en dissimulant la blessure narcissique. Images enfin qui auraient comme fonction la présentation ou la préservation d'un non fonctionnement.¹

* * *

La première image-écran dont je me servirai est celle de l'enfant assis sur son pot de chambre et flanqué de ses deux parents, un de chaque côté, immenses.² Souvenir heureux, imprégné de fierté. Au cours de l'analyse très ardue de son auteur, cette image-écran était restée inchangée, inamovible ; elle était devenue pour moi comme une sorte de photographie d'un passeport d'enfance périmé. Je la vois et je la sais accompagnée d'un sentiment de bien-être. Si elle est claire, et bien délimitée, isolée et attribuable à un âge relativement précis (vers deux ans), elle n'est pourtant, à la différence du souvenir-écran, ni énigmatique ni innocente. Les acteurs ne sont ni des personnages secondaires ni des étrangers ; il s'agit du trio œdipien « en direct ». Le plaisir n'est pas masqué, il s'agit du plaisir propre à la sexualité infantile du stade anal et de type exhibitionniste, qui fait de l'enfant le centre de son monde familial. Satisfaction d'un désir œdipien accompagnée d'affect heureux, ce pourrait être un point de fixation devenu conscient, et tout devrait bien aller. Cependant, c'est justement là que tout semble aller mal. Ce souvenir était en effet en contraste absolu avec tout ce qui concernait cet analysé, personne tourmentée, malheureuse, n'ayant de ses parents que des souvenirs ambigus, équivoques, désagréables, coupables, et cherchant désespérément un peu de bonheur dans sa vie. Le souvenir semblait dire que ce bonheur aurait été à portée de main, mais justement c'était un souvenir seul de son espèce quant à l'affect de bonheur et il ne servait à rien, le patient n'arrivant pas à y voir plus qu'une image isolée, ni à y déceler l'ambiance d'une époque heureuse.

1 Cf. mon article antérieur « Entre Narcisse et Œdipe : image-écran ou souvenir-écran », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 13, que celui-ci vient prolonger.

2 Je l'ai mentionnée comme souvenir-écran dans un contexte quelque peu différent dans le numéro 11 de cette revue, alors que je n'avais pas encore élaboré avec suffisamment de clarté le concept d'image-écran, mais je vais néanmoins l'emprunter à nouveau pour illustrer mon propos.

C'est dans ce contexte que j'ai été amené à considérer ce souvenir comme une image-écran, image qui fait écran à la blessure narcissique en présentant le bonheur de Narcisse, en deçà ou au-delà de l'agression et de la contre-agression, de leur projection en agressivité parentale, ou de leur incorporation sous forme de défec-tuosité, de fonctionnement psychique prisonnier du corps, ou de corps esclave du fonctionnement psychique. C'est par un procédé d'après coup que l'image-écran se signifie au moyen d'un souvenir de type œdipien, et que le bonheur narcissique qui lui est lié suggère une explication abusive de satisfaction de type pré-génital, per-mise et non coupable. Quant à la grande difficulté du patient à intégrer l'image-écran à la dynamique du processus analytique, je me l'explique ainsi : l'image, en étant satisfaction du désir de non-agression, réduit l'activité psychique à néant dans la mesure où le fonctionnement psychique lui-même est agression ou bles-sure narcissique.

Si cette image est image-écran de la blessure, je puis alors me hasarder à dire que la blessure narcissique est comme éliminée par l'image-écran, laquelle s'est substituée au fonctionnement psychique. L'image-écran représente alors après coup une image de l'individu indivisé, ou encore du mythe de l'un, de l'objet-sujet phallique narcissique. C'est bien là cette image de bonheur du trio familial privé, isolé de la communauté du monde.

L'image-écran comme substitut du fonctionnement psychique explique-rait trois ordres de difficultés qui me semblent caractériser l'analyse des por-teurs d'images-écrans. Il serait aussi légitime de dire que ce sont les difficultés d'ordre contre-transférentiel que je vais mentionner qui m'ont incité à préciser ce concept d'image-écran. En l'occurrence, l'image en question m'est apparue parfois comme un signe d'espoir, d'autant plus vif qu'il était unique : souvenir vivace du point de fixation. Il s'agissait donc de l'intégrer dans le conflit œdi-pien, dans le transfert, et d'en interpréter la valeur de satisfaction au niveau anal avec permissivité parentale. Or, sans entrer dans les péripéties du traitement, je me heurtai à une continuelle fin de non-recevoir, et c'était là la première difficulté. L'intérêt de son auteur n'allait pas au-delà du récit accompagné de ce sentiment agréable, intime, concernant une sorte d'îlot perdu, une exception à classer comme telle et n'éveillant pas d'autre écho. A d'autres occasions, l'image-écran m'est apparue sous l'angle de la résistance ; interpréter l'impossibilité de l'intégrer au transfert comme un problème d'agressivité aurait dû faire l'affaire. Toutefois ce fut là la seconde difficulté. La référence à l'agressivité ne se révélait pas plus efficace que la référence à l'espoir.

La troisième difficulté est peut-être la plus intéressante. L'image-écran est parfois devenue peu significative voire insignifiante, sans pour autant retrouver le caractère énigmatique propre au souvenir-écran qui rend ce dernier si stimulant. C'est ce désintérêt qui est devenu source d'intérêt ; si l'image-écran représente ou plutôt présente le fonctionnement mental sous l'emprise de la satisfaction

narcissique, elle le présente en tant qu'image et non en tant que fonctionnement. Ce serait alors mon propre fonctionnement mental qui, dans la situation intersubjective de l'analyse, aurait eu tendance à cesser de fonctionner, faute de stimulation face à un fonctionnement mué en image, face à un non-fonctionnement. D'où mon désintérêt.

En outre le problème de l'image-écran rebondit du fait de ce désintérêt et débouche sur des considérations d'ordre langagier : le désintérêt que j'éprouve est désintérêt du fait du manque de communication avec l'auteur de l'image-écran à propos de son image. Son image-écran est alors une communication privée avec lui-même, « protocommunication » ou dialogue originel avec soi qui n'a pas à être rendu public, énoncé intime d'une première réflexion sur soi, mais énoncé non destiné à l'étranger.

Ainsi le fonctionnement mental en soi ne signifierait rien. La pensée en soi ne serait rien. Ou encore fonctionnement mental ou pensée en soi seraient synonymes d'inconscient, lequel serait un ensemble de voies de frayage, de communication, qui n'auraient pas de sens faute de répondant. Pour que la pensée soit, il lui faut un répondant à qui s'adresser, et le dialogue inaugural s'établira entre le fonctionnement psychique et le corps propre, au moyen d'un langage imaginaire. Sinon, la visée première du fonctionnement psychique, cicatrisation de la blessure, ne déboucherait que sur un corps au psychisme non fonctionnant. Pour vivre l'Œdipe, il faut que ce langage imaginaire se mue en communication, il ne faut pas que penser, il faut pouvoir parler. La pensée, qui était parler avec soi au niveau imaginaire, et avec ses parents parties de soi, discours intime, secret, privé, se doit alors de déboucher sur le dialogue avec le monde.

L'image-écran est ainsi, dans ce contexte, image de nécessité vitale du langage, mais écran au langage commun.

* * *

La seconde image-écran dont je voudrais dire quelques mots s'est résolue au travers d'un épisode qui m'a renforcé dans mon point de vue. Il s'agit d'un souvenir également unique en son genre pour la personne qui en est le possesseur du fait de l'affect de bonheur qui lui est propre. L'analyse de cette personne a fait montre des mêmes difficultés que celle de la précédente : problématique d'un noyau narcissique venant régulièrement remettre en question et annuler les progrès transférentiels effectués dans le cadre d'une résolution de symptômes névrotiques. (C'est là ma façon de résumer ces difficultés que je dirai particulièrement sévères et dont on pourrait parler en utilisant d'autres systèmes de référence.) Ce souvenir – cette image-écran – était le suivant : petite fille, la patiente recevait de sa mère un oiseau en pâte dorée fait exprès pour elle lors de la cuisson hebdomadaire du pain familial. On y retrouve les mêmes caractéristiques que celles de

l'image-écran précédente : aspect non énigmatique ni insignifiant du souvenir, il s'agit de la mère ; le souvenir est clair et n'est pas innocent, la satisfaction de type oral et phallique semble évidente, l'affect de tonalité heureuse lui est attaché, enfin l'image-écran est là comme un havre unique en son genre, contrastant radicalement avec tout ce qui concerne les relations familiales. La mère était en effet l'objet détesté par excellence et rien, absolument rien, ne venait corroborer cette image qui restait totalement isolée. Par contre, bien d'autres événements ne concernant pas la mère auraient pu aisément contribuer à intégrer l'image-écran dans le processus analytique : le père disparu très tôt, une petite sœur morte dans l'enfance et à laquelle on donnait toujours les meilleurs morceaux dans l'espoir de la guérir, etc. Bref, s'il y avait largement de quoi lier l'image-écran à l'évolution de la relation transférentielle, cela s'est révélé impossible comme pour le cas précédent, du moins pendant fort longtemps.

J'ai pu aussi noter les mêmes difficultés contre-transférentielles. D'abord, un sentiment de frustration : comment est-il possible de ne pouvoir réussir à « oedipifier » un tel souvenir ? Ensuite, un sentiment d'espoir : il y a là un signe que quelque chose de solide, de positif, de « bien », est au fondement de cette personne. Enfin un désintérêt, je dirai désintérêt commun, mutuel, pour ce souvenir, accompagné d'un risque sensible de s'enfermer dans un désintérêt pour l'analyse elle-même. Cela dans la mesure où les plaintes monotones de la patiente concernant l'échec de sa recherche de bonheur déteignaient sur le processus analytique, déclaré inefficace, tout en le rendant indéfini. Pourtant, il n'était absolument pas question pour la patiente d'en envisager l'interruption. Ces considérations me font retrouver l'hypothèse de l'image-écran qui présente le fonctionnement mental parvenant à ses fins, au non-fonctionnement, au nirvâna ou au sentiment océanique de bien-être. L'image est une, mère, oiseau du père, enfant au ventre satisfait, objet-sujet phallique narcissique, mythe des origines.

Sans entrer dans le détail d'événements qui sont devenus significatifs de ce qui allait se passer, il est arrivé un jour un changement qui m'a fait dire à cette patiente qu'alors sa mère pouvait *aussi* avoir été gentille, ce qu'elle était en train de découvrir. Le contexte s'y prêtant, j'ai rappelé l'image-écran ; à ce moment-là la patiente a dit avoir envie de vomir mon oiseau (« votre oiseau ») et j'ai enchaîné que c'était mes paroles, moi-même, qu'elle avait failli vomir.

Cet échange m'inspire les réflexions suivantes : en vomissant l'image-écran, cette patiente aurait réalisé son désir de non-fonctionnement psychique, psychisme sans corps à qui parler, corps sans psychisme à qui parler. L'affect de dégoût serait la première élaboration psychique d'une contre-agression en même temps que la première tentative « active » de non-fonctionnement. Encore que la régurgitation elle-même, langage du corps, pourrait en dernière analyse être le représentant corporel de l'instinct de mort ou de la contre-agression. En revanche, en ayant envie de vomir ce que je lui dis, elle conserve intacte son dia-

logue intime avec elle-même et elle me signifie – ou je lui signifie – que l'important, c'est de pouvoir se parler, c'est que nous puissions nous parler de ce désir de non-fonctionnement psychique pour qu'elle cesse de désirer l'exprimer dans son seul langage privé.

L'image-écran s'est intégrée dans le discours analytique par l'intermédiaire d'un dégoût transférentiel, et sa récupération au niveau du conflit œdipien est devenue possible, tout comme le déclin de l'Œdipe. Ce qui m'a paru digne d'intérêt, c'est justement l'apparition de ce sentiment de dégoût, cet affect soudain, à mille lieues de toute culpabilité œdipienne, mais bien plus proche du corps et du déplaisir de fonctionnement propre au narcissisme.

J'ajouterai qu'en s'intégrant au dialogue intersubjectif, l'image-écran est devenue comme le symbole du non-fonctionnement psychique et, par là même, représentation du désinvestissement possible du fonctionnement psychique intersubjectif de l'analyse ou, si l'on veut, de la possibilité d'en envisager la fin.

* * *

Pour conclure, je dirai que l'image-écran est une image prestigieuse, une image de marque isolée, qui est d'autant plus significative qu'elle est plus claire. Montrant la satisfaction d'un désir œdipien, elle masque celle du désir de complétude narcissique. Image du non-fonctionnement bienheureux de l'appareil psychique récupéré par le corps, elle incite également au non-fonctionnement. En cela, répétons-le, elle est aux antipodes du souvenir-écran ; ni énigmatique ni faussement innocente, elle n'est ni stimulante ni culpabilisante.

Ainsi, la mémoire est-elle capable d'engendrer cette chose étonnante : un souvenir d'enfance qui, tout à la fois, peut présenter le temps mythique du bonheur narcissique perdu, sous forme de la cicatrisation de la blessure, et le plaisir de la satisfaction d'un désir appartenant à la sexualité œdipienne infantile, le tout après coup, l'élaboration du souvenir pouvant même, contrairement aux apparences, dater d'un événement récent qui aurait à la fois stimulé le fonctionnement psychique pour remanier les traces mnésiques de l'enfance, et incité le fonctionnement psychique à accomplir sa visée initiale, celle du non-fonctionnement.

La mémoire serait elle-même, comme le montre l'image-écran, mémoire fondée sur une communication originaire et privée, une communication qui évite de sombrer dans la satisfaction anéantissante du non-fonctionnement, et qui préfigure le dialogue avec le monde des êtres sexués.